

André LISCHKE

**Alexandre
BORODINE**

collection horizons

Introduction

Les paradoxes d'une célébrité

Le sort de Borodine est certainement l'un des plus étranges qui soit jamais échu à un compositeur. Sa célébrité tout entière repose sur deux œuvres : *Dans les Steppes de l'Asie centrale*, et les *Danses polovtsiennes*. Comme toujours en pareil cas, ceci nuit à la réalité de son image musicale, car combien de mélomanes savent que les *Danses polovtsiennes* ne sont pas une œuvre indépendante mais font partie de l'opéra *Le Prince Igor* ? Opéra laissé par son auteur à l'état fragmentaire, achevé après sa mort (et point très fidèlement) par Rimski-Korsakov et Glazounov, qui à son tour est l'un des plus appréciés du répertoire russe... sur disque, alors qu'il est relativement peu représenté en dehors de son pays, et qu'une édition scientifique de la partition se fait toujours attendre.

Il est un fait que le catalogue de Borodine reste fort mince et que peu de compositeurs sont entrés dans l'histoire de la musique avec un bagage aussi parcimonieux. Mais la qualité du matériau compense la brièveté de la liste. Deux symphonies et une troisième inachevée, - mais quelles symphonies ! En musique de chambre, une certaine quantité d'essais de jeunesse à prendre comme tels, puis deux quatuors qui tiennent leur rang parmi les plus accomplis du 19^e siècle post-beethovénien. Seize mélodies, que leur valeur musicale pourrait placer dans la musique russe à égalité avec celles de Duparc dans la musique française, mais sans qu'elles en aient, même dans leur pays, une notoriété comparable. Pour le piano une *Petite Suite* et un *Scherzo*, admirés de tous ceux qui les connaissent, dont il existe de belles versions enregistrées, mais dont les programmations en concert sont fort rares.

Le paradoxe de cet état de choses semble donner un reflet de l'existence même de Borodine, musicien d'un génie et d'une envergure indiscutables, adulé et encouragé par Liszt, mais contrecarré dans sa vie créatrice par les exigences de ce qui était sa profession officielle, la chimie, qu'il enseignait à l'Académie de Médecine. Non pas un métier alimentaire, mais là encore l'accomplissement d'une seconde vocation, le produit d'un second talent qui l'a placé dès le début parmi les meilleurs espoirs en cette matière: son professeur Nikolai Zinine ("le père de la chimie russe") tout comme son confrère le grand Mendeleiev voyaient en effet en lui l'une des plus grandes forces de cette science en Russie. Peut-être n'a-t-il finalement pas tout à fait réalisé, là non plus, tout ce que le monde scientifique pouvait attendre de lui...

Dans la présente biographie, tout en faisant mention des données essentielles de la formation et de la vie scientifique de Borodine, nous reconnaissons avoir fait une impasse totale sur l'importance qu'a pu avoir objectivement cet aspect de sa personnalité. On ne peut parler que de ce que l'on connaît et que l'on se sent apte à juger. C'est un livre sur le compositeur Borodine - et que les savants nous pardonnent !

Ceci nous amène à parler des études qui lui ont été consacrées¹. Assez nombreuses en russe, elles ont comme première base les informations fournies par Vladimir Stasov, ce mentor et historiographe du Groupe des Cinq. Alfred Habets, le premier biographe de langue française de Borodine à la fin du 19^e siècle, s'y est référé pour sa monographie, qu'il complète avec une série de lettres. L'étape suivante et essentielle retient un nom, celui de Serguei Dianine (1888-1968), dont le père Alexandre était un élève (en chimie !) et la mère une fille adoptive de Borodine. Au moins la jonction science-musique a-t-elle pu de ce fait s'accomplir pour le meilleur de cette

¹ Pour le détail des titres et des éditions, cf. notre Bibliographie.

dernière ! Dianine a dévoué sa vie à la musicologie borodinienne en publiant les quatre volumes de ses lettres et en rédigeant une monographie concise mais fort dense dont la version anglaise parue en 1963 est complétée par une étude érudite des œuvres. Tout ceci a permis la parution en 1965 de la somme non égalée depuis d'Arnold Sokhor, à laquelle on ne pourra reprocher que l'inévitable et exaspérante imprégnation par l'idéologie soviétique. En 1979, le musicologue allemand Marek Bobeth a consacré une thèse à tout l'historique de l'élaboration du *Prince Igor*. En 1985 les éditions Mouzyka ont publié une anthologie remarquablement constituée, *Borodine dans le souvenir de ses contemporains*.

En anglais, avant le livre de Dianine, celui de Gerald Abraham avait dès 1927 apporté une contribution de qualité. Pour ce qui est des ouvrages en français, le chapitre sur Borodine dans *Un siècle d'opéra russe* de Rostislav Hofman dit l'essentiel et est senti avec beaucoup de justesse. Le même auteur (sous son nom plus connu Michel-R. Hofman) a consacré d'autre part un chapitre à Borodine dans sa *Vie des grands musiciens russes*. Léon Velluz (*Du laboratoire au Prince Igor*), sans prétentions mais suffisamment documenté, est aujourd'hui introuvable. On possède la traduction française d'une biographie rédigée en 1937 par Nina Berberova, approche humaine sympathique et touchante autant que désuète. Enfin la revue *L'Avant-Scène Opéra* a consacré en 1995 un numéro au *Prince Igor* : c'est à ce jour la publication la plus récente.



Louka GUÉDIA NOV

Le père de Borodine.

Photo DR



Avdotia ANTONOVA

La mère de Borodine. Photo DR

Chapitre I

Le fils du Prince

Inutile de s'interroger sur les origines de la famille Borodine : le père du futur compositeur s'appelait Guédianov. Il descendait d'une famille noble dont l'ancêtre, au 16e siècle, était un certain prince Guedeia, tatar installé dans le nord du Caucase. Au cours des siècles, la famille Guedianov¹ qui s'était distinguée par sa bravoure militaire, avait acquis puis perdu de nombreuses terres dans la région de Vologda. Le père du compositeur, Louka Stépanovitch Guedianov, né en 1774 (selon d'autres sources, en 1772), avait suivi le modèle de ses aïeux : après avoir servi dans l'armée et avoir obtenu sa retraite, il fut successivement propriétaire de plusieurs domaines. Le dernier en date fut celui de Perovo, dans la région moscovite, acheté au comte Piotr Alexéievitch Razoumovski. Mais après 1830 Guedianov ne possédait déjà plus qu'une maison près de Saint Pétersbourg, et il vécut ses dernières années dans la capitale. Comme personnalité, il a laissé le souvenir de quelqu'un de passablement débauché, mais aussi attiré par les questions métaphysiques. Son portrait, d'après les photographies qui s'en sont conservées, l'original étant perdu, représente un homme au type oriental accusé, tenant une Bible à la main : Guedianov avait été pendant quelque temps membre d'une "Société Biblique", assez rapidement interdite par la censure en raison de son caractère peu orthodoxe qui la faisait passer pour subversive.

¹ La parenté de cette famille avec la lignée des princes d'Imérétie, région du Caucase, est une hypothèse courante mais non confirmée.

Un enfant naturel

Bien que marié, Louka Guedianov vivait depuis longtemps séparé de sa femme. Il s'était lié avec une dénommée Avdotia Konstantinovna Antonova, née en 1809, qui

avait donc 37 ans de moins que lui. Fille de militaire, elle était une jeune femme de grande beauté. Leur rencontre date, semble-t-il, de 1831 ou 1832, et peu de temps après, Avdotia vint habiter avec Guedianov. Le 31 octobre 1833 leur naissait un fils qu'ils prénommèrent Alexandre. Afin de s'éviter la responsabilité délicate de la paternité d'un enfant illégitime issu d'une liaison morganatique, Guedianov déclara Alexandre comme étant le fils d'un de ses serfs qui s'appelait Porfiri Borodine. Ainsi l'enfant qui aurait normalement dû, selon l'usage patronymique russe, s'appeler Alexandre Loukitch Guedianov, est devenu pour l'état civil et pour l'histoire de la musique Alexandre Porfiriévitch Borodine. Quant à sa mère, qui l'entoura toujours de toute l'attention, de tout l'amour possible (elle l'appellait "moï storoubliovy kotik", mot-à-mot, "mon chaton à cent roubles" !) elle chercha toute sa vie à lui cacher qu'elle était réellement sa mère en se faisant passer pour sa tante.

Peu d'années après, désirant assurer l'avenir matériel de sa maîtresse, Guedianov lui fit contracter un mariage avec un médecin retraité d'origine allemande, Christian Kleinecke, et lui offrit en dot une maison. Il ne semble pas que Kleinecke, qui mourut en 1841, ait eu une quelconque influence sur l'enfant, pas plus que Guedianov lui-même d'ailleurs, qui disparut en 1843.

Peu après, Avdotia eut une nouvelle liaison, dont naquit en 1844 Dimitri Alexandrov, demi-frère de Borodine. Le nom d'Alexandrov est lui aussi fictif; le père de l'enfant semble avoir été un prince Volkonski, ancien ami de Guedianov. L'éducation de "Sacha", entièrement dirigée par sa mère, se passa en grande partie en compagnie d'une cousine, Marie, complice de ses jeux d'enfants et en particulier de représentations théâtrales que tous deux adoraient monter, s'y produisant à la fois comme "auteurs" et comme "comédiens"... en présence d'un public constitué de la mère et d'une domestique !

Les informations sur l'enfance de Borodine proviennent des souvenirs que son épouse Ekaterina Sergueievna

Protopopova (*cf. infra*) avait communiqué après la mort de son mari à leur ami le critique musical Simon Krouglikov, à la demande de Vladimir Stassov, critique, historien de l'art, mentor et biographe du Groupe des Cinq, à qui Krouglikov les fit parvenir le 30 septembre 1887. Stassov en fit partiellement usage dans son vaste article sur Borodine, publié par Souvorine à Saint Petersburg en 1889.

La mère d'Alexandre, tout en le gâtant, ne manquait pas de fermeté, et quoique peu instruite elle-même, possédait un bon sens qui lui faisait intuitivement comprendre l'importance d'une éducation accomplie. Dès l'enfance, Alexandre fut, comme tous les enfants russes de bonne famille, initié aux langues étrangères, au français et à l'allemand. Une gouvernante allemande, Luischen, qui s'occupait de lui, le menait parfois aux concerts de musique militaire donnés en plein air. Ce fut une révélation. Alexandre était doué d'une remarquable mémoire, pour la musique comme pour tout le reste, et d'une grande assiduité au travail. Il se mit bientôt à apprendre la flûte, que lui enseigna un musicien de ce même orchestre militaire.

Deux passions

Parallèlement à la musique, il s'adonna rapidement à une nouvelle passion : celle des mathématiques et des sciences. Apparue spontanément, elle fut renforcée par l'influence d'un camarade de son âge, Mikhaïl Stchiglev, fils d'un professeur de mathématiques. Ce garçon vint bientôt habiter dans la maison des Borodine, et tous deux reçurent le même enseignement à domicile, chaque matière étant enseignée par un précepteur spécialisé. Toutes les données étaient rassemblées pour offrir aux enfants une bonne formation scientifique. Alexandre pour sa part, tout en apprenant la flûte, s'était mis à suivre des cours de piano auprès d'un Allemand, Herr Pohrman. Visiblement Mikhaïl Stchiglev bénéficiait lui aussi de ces leçons musicales, car les deux enfants jouaient souvent à quatre mains, déchiffrant des œuvres de Haydn, Beethoven,

Mendelssohn. Très vite Alexandre, non content de s'être familiarisé déjà avec la flûte et le piano, se mit à étudier de surcroît le violoncelle. Les deux passions, celle pour la musique et celle pour les sciences exactes, s'harmonisaient donc parfaitement dans la personnalité de ce garçonnet si richement doué. Une science, plus que toutes les autres, le captivait : la chimie. Il se fit installer à domicile un véritable laboratoire et se lança dans des expériences qui, outre leurs nuisances olfactives - les composés chimiques répandaient des odeurs pestilentielles dans toute la maison - pouvaient devenir dangereuses, car présentant de sérieux risques d'incendie.

Simultanément aux découvertes chimiques, des essais de création musicale voient le jour. Mentionnons tout d'abord qu'il y avait eu déjà une polka pour piano intitulée *Hélène* que Borodine avait composée à l'âge de neuf ans et dédiée à une dame qui portait ce nom et dont il était tombé follement amoureux ! Cette pièce fut même éditée... en 1946, par le musicologue soviétique Pavel Lamm². Puis vinrent les premières tentatives de musique de chambre : vers 1847, à l'âge de 13-14 ans, Borodine compose un petit concerto pour flûte et piano, et un trio à cordes sur des thèmes de *Robert le Diable* de Meyerbeer. Les partitions en sont perdues, excepté une page de la partie de flûte, mais l'existence de ces œuvres est attestée par Vladimir Stassov dans sa monographie, lequel précise d'ailleurs que Borodine jouait lui-même la partie de flûte de son concerto, et que le trio, très bref, avait été écrit directement au propre.

En 1849, il composa encore une *Fantaisie sur des thèmes de Hummel* et une étude *Le Courant* pour piano. Elles furent publiées, et eurent même droit à des mentions dans la presse de l'époque (*L'Abeille du Nord* du 25 novembre 1849), mais aucun exemplaire ne semble avoir été conservé.

En 1850 Borodine s'inscrit à l'Institut médico-chirurgical de l'Académie des Sciences. Il s'y révéla étudiant brillant du grand professeur Nikolaï Zinine. Outre la chimie, il s'intéressa vivement à la botanique, à la zoologie et

² Un nom surtout connu en rapport avec Moussorgski, dont Lamm avait entrepris l'édition d'après les manuscrits, et notamment celle de la partition originale de *Boris Godounov*.